

avait un certain charme à se voir l'objet d'une semblable affection ; son imagination, plus que son cœur, était remplie de Jean Dumont, si brillant, si aimable et si puissamment riche.

On atteignit enfin la lisière de la forêt et ce fut avec une joie inexprimable que les Européens revirent les vastes horizons, le ciel immense, les belles plaines, les splendides rizières illuminées de reflets d'or, une rivière bleue coulant entre des bords ornés de syrakis, de cactus et d'euphorbe ; au loin de hautes montagnes couronnées d'arbres se perdaient dans les nues ; à leurs pieds on devinait des gouffres profonds, d'affreux précipices, des cascades surperbes tombant à travers des rochers escarpés.

Pendant que sur l'ordre de Gilson les dragons organisaient un campement pour la nuit, Liana demanda à descendre jusqu'à la rivière.

—Avec l'autorisation de M. Hoveling, je commande ici dit le jeune officier, je réponds de vous tous et je dois me montrer très prudent.

—Vous abusez de votre autorité, dit Liana avec humeur.

—Je ne vous refuse pas, reprit Gilson en se rapprochant d'elle, je tiens seulement à vous accompagner.

Liana eut un mouvement de contrariété.

—Oh ! rassurez-vous, mademoiselle, je ne vous imposerai pas l'ennui de ma présence, je resterai à une distance suffisante pour veiller à votre sécurité ; le pays n'est pas tellement calme qu'on ne puisse redouter une attaque ?

—Venez-vous, Marthe ? demanda Liana.

—Non, mon amie, je reste.

—Moi, je me constitue gardien du campement, fit M. Dumont ; lieutenant Gilson, voulez-vous me déléguer vos pouvoirs ?

—Volontiers, monsieur, répondit l'officier agréablement surpris de voir que Dumont n'exprimait pas le désir de suivre Mlle Hoveling.

—Je me décide à aller avec vous, reprit Marthe qui avait pâli à l'idée de se trouver seule en présence d'Alexis.

—Eh bien ! nous en serons tous, fit Jean Dumont.

—Mais la jeune femme avait trop présumé de ses forces épuisées par la douleur et la fatigue ; peu d'instant après M. Hoveling dut la ramener, il resta près d'elle jusqu'au moment où Jean Dumont vint lui dire :

—Mlle Liana vous demande, monsieur, elle veut vous faire admirer la splendide panorama que nous venons de contempler ensemble et, ne pouvant songer à relever le rigide M. Gilson de sa faction, je me suis chargé de venir vers vous.

—Merci, mon ami, je vous laisse en échange l'agréable mission de veiller sur Mme Arnaud, répondit le père de Liana.

—J'accepte de grand cœur, dit Jean Dumont.

Marthe jeta un regard vers les dragons qui fumaient étendus sur le sol, auprès d'un vaste feu et elle se résigna à subir la présence d'Alexis qu'elle avait en vain essayé d'éviter.

—Pourquoi me redouter, Marthe, dit le jeune homme, ne suis-je pas resté pour vous un ami ? Ah ! croyez-le, le ressentiment que m'a autrefois inspiré votre trahison est depuis longtemps dissipé, peut-on haïr ce que l'on a aimé ? Je ne le pense pas et je vous l'ai prouvé ; car, vous l'avez compris, Marthe, si j'ai affronté tant de dangers, c'était afin de vous arracher à la mort et, à cause de vous, Pierre que vous m'avez préféré.

—Vous mentez, monsieur, s'écria la jeune femme, ne sais-je pas que vous avez déjà attenté à la vie de votre ancien rival. Oh ! je ne crois nullement à votre pitié, je ne sollicite pas votre protection, j'aime mieux mourir que de jamais vous devoir quelque chose.

—Le malheur n'a pas brisé votre fierté, Marthe, et pourtant, dites-le moi, qu'allez-vous devenir ?

—Ah ! reprit la jeune femme, je souffrais assez pour que Dieu m'épargnât le supplice de vous entendre !

—Peut-être l'en bénirez-vous un jour. Marthe, je ne vous demande rien ; je viens à vous et je vous dis : je suis un ami du passé, vous êtes seule, abandonnée, courbée sous le chagrin, l'heure des difficultés ne tardera pas, l'isolement, la mi-

sère amèneront pour vous leur cortège de souffrances, d'insultes, de désespoir. Quand arrivera ce moment, Marthe, cessez de regarder en arrière, abjurez une haine injuste, venez vers un homme qui n'a jamais cessé de vous aimer et dites-lui : j'accepte votre protection. Il n'est pas le premier venu celui qui met ainsi à vos pieds sa fortune, sa puissance...

—Je ne connais pas M. Dumont, interrompit Marthe, mais je me souviens d'Alexis Boyer, l'ancien hussard, qui trompa la bonne foi d'une jeune fille et lui arracha une promesse dont il était indigne, le neveu qui vola ses tantes et fut le meurtrier de son oncle, qui s'enfuit d'Espagne avec une fortune...

—Assez, cria Alexis, ne m'insultez pas, ne réveillez pas ces souvenirs, mon passé est mort ainsi que le vôtre ; d'ailleurs qui vous croirait si vous portiez une semblable accusation contre moi ?

—Je ne le ferai pas, reprit Marthe, profitez de votre position nouvelle pour réparer les fautes de votre vie, c'est le seul moyen d'obtenir le pardon de Dieu.

—Dieu, fit Alexis en ricanant, s'il existe, se soucie peu des hommes ; voyez plutôt, Pierre est mort tandis que moi j'ai triomphé de tous les obstacles ; je suis riche, considéré, envié, dites après cela que Dieu protège les bons et châtie ceux qui le renient.

—Les vues de Dieu sont parfois incompréhensibles, soupira Marthe, mais prenez garde, Alexis, le triomphe de l'impie n'a qu'un temps.

—Niaiserie que tout cela, interrompit le jeune homme, je serai heureux envers et contre Dieu. D'ailleurs, Marthe, je ne suis pas si mauvais que vous le pensez, il ne tiendrait qu'à vous de me rendre tout à fait bon.

—Jamais ! répondit la jeune femme.

—Que me reprochez-vous donc ? Vous me jugez trop sévèrement. Une dette de jeu m'a obligé à prendre à mes tantes une somme qu'elles m'avaient dit m'être destinée ; j'espérais la replacer ensuite sans qu'elles s'en aperçussent. C'était une faute de jeunesse, ce n'est pas un crime. Je ne suis pas non plus l'assassin de mon oncle Jérôme, il a glissé dans le ravin en luttant contre moi pour me barrer le passage. J'ai fui parce que les apparences m'accusaient, je savais que Pierre me dénoncerait.

—Il ne l'a pas fait et cependant, il y a un an, n'avez-vous pas tenté de l'assassiner ?

—La frayeur avait troublé l'esprit de ce pauvre Pierre, il croyait toujours que j'en voulais à sa vie ; aux prises avec la mort, chacun songe à sa conservation et se dispute l'épave qui peut être le salut. Je vous ai sauvée, Marthe, je ne pouvais faire davantage.

—Vous mentez avec une grande habileté, reprit la jeune femme, mais vous ne parviendrez point à me convaincre.

—Je ne vous demande rien en ce moment, Marthe, plus tard...

—Jamais ! jamais !

—La réflexion, je l'espère, vous rendra moins intraitable. Si ma constance, mon dévouement sont impuissants à vaincre votre obstination, je saurai la briser. Ah ! ne vous croyez pas de force à me résister. Ma volonté ne connaît pas d'obstacles, j'en ai renversé de plus terribles que votre haine. La destinée nous avait faits l'un pour l'autre ; un homme néfaste nous a séparés et a brisé ma jeunesse ; il n'est plus ; désormais rien ne s'oppose à mon bonheur. Marthe, vous avez été ma fiancée, vous serez ma femme.

—Jamais !

—Il ne faut pas dire jamais. Je sais bien que vous ne vous donnerez pas volontairement à moi, mais que m'importe ! nous verrons si vous me préférerez l'abandon, la dégradation, la faim.

—Je vous préférerais la mort.

Alexis secoua cyniquement la tête.

—Vous êtes trop jeune et trop belle, Marthe pour accepter un sort semblable, une femme échangera toujours l'avilissement, la souffrance contre une heureuse et brillante existence.

—Une femme sait être une martyre quand la force divine la soutient.